

Introduction

Lydia Blanc

« – Là tu vois, dit Gabriel à son copain, c'était pas difficile. Les enfants, suffit de les comprendre. »

Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*, 1959.

« On m'a dit que je suis né en 1925, dans une petite ville de la Transylvanie orientale, dont j'ai pu faire la connaissance quelques années plus tard. »

Lorand Gaspar, *Essai d'autobiographie inédite*, in *Sol absolu*, 1982.

« Il faut que je mange encore beaucoup de soupe avant qu'on puisse me "détester" ... Je devrai encore attendre assez longtemps pour obtenir cette promotion... Mais plus tard, quand je n'appartiendrai plus à cette catégorie de pitoyables pygmées aux gestes peu conscients, désordonnés, aux cerveaux encore informes... [...] si cela reste en moi, ce qu'on ne peut pas détester maintenant, on ne déteste pas un enfant... Mais quand je ne serai plus un enfant... »

Nathalie Sarraute, *Enfance*, 1983.

« Et lui aussi, plus qu'elle peut-être, puisque né sur une terre sans aïeux et sans mémoire, où l'anéantissement de ceux qui l'avaient précédé avait été plus total encore et où la vieillesse ne trouvait aucun des secours de la mélancolie qu'elle reçoit dans les pays de civilisation [...], sentait aujourd'hui la vie, la jeunesse, les êtres lui échapper, sans pouvoir les sauver en rien, et abandonné seulement à l'espoir aveugle que cette force obscure qui pendant tant d'années l'avait soulevé au-dessus des jours, nourri sans mesure, égale aux plus dures des circonstances, lui fournirait aussi, et de la même générosité inlassable qu'elle lui avait donné ses raisons de vivre, des raisons de vieillir et de mourir sans révolte.

Albert Camus, *Le premier homme*, 1994 (posthume).

Dire l'enfance, une gageure ?

La dernière épigraphe, celle issue de l'excipit du *Premier homme* s'inscrit dans la continuité, de façon toute nietzschéenne, du thème au programme des CPGE scientifiques pour l'année 2020-21, « la force de vivre », en ce que Camus et son alter ego Jacques Cormery auront mis toute un roman autofictionnel pour accepter l'utilité de l'enfance : former un homme qui grandit, vieillit et meurt. L'enfance, évoquée sans être renommée ici, trouve sa juste place en fin de texte, puisqu'elle n'est plus le traumatique point de départ mais bien la condition acceptée de la destination finale. Camus sous-entend que l'enfance est une croyance comme une autre, qui sert le projet d'écriture mais rejoint aussi le « métier d'homme » qui lui était si cher.

Vivre mais surtout dire l'enfance, n'est pourtant ni évident, ni facile, malgré ce que laisse penser la boutade de Gabriel chez Queneau. Il y a même quelque gageure à dire l'âge qui, étymologiquement, ne sait pas, ne peut pas parler. *L'in-fans*, l'être privé de langage, est donc défini par sa privation plus que par ses facultés et parler d'enfance, ou de son enfance, consiste ainsi à combler un mutisme. De là, dire l'enfance est forcément un travail de poète, comme Pablo Neruda (son autobiographie *J'avoue que j'ai vécu* renvoie aux jeunes années puis à la définition du poète, d'où l'on déduit que la chronologie se veut en vérité avant tout logique) ou comme aussi Lorand Gaspar, qui dans son accroche de tentative autobiographique mise en exergue *supra*, fait état de ce qu'il sait : il sait qu'il est né, en 1925, en Transylvanie, orientale, qu'il avait quittée et qu'il retrouva tardivement. Que ne sait-on pas ? La date précise, le lieu précis (la Transylvanie couvre plusieurs pays, et sa zone orientale reste à délimiter : orientale par rapport à quel Ouest ?) ainsi que la situation du locuteur (retranché derrière des modalisateurs et quantificateurs bien vagues, relatifs et subjectifs : « petites », « quelques », « plus tard »). Ce que l'on sait en définitive, c'est qu'il ne sait pas grand-chose, et voilà où commence la véritable histoire. Dire l'enfance, c'est surtout parler de son âge adulte pour dire de soi ce que l'on sait, ce que l'on peut, mais surtout ce que l'on veut.

Une enfance, des enfances

Le corpus proposé répond certes aux impératifs de l'épreuve (combinant par exemple un texte de philosophie et une fiction littéraire, notamment) mais derrière son aspect disparate, on peut distinguer des lignes de force : trois œuvres et à leur façon, trois hybrides. *L'Émile ou de l'éducation* (1762) hésite entre traité pédagogique, roman fictif (le personnage d'Émile étant d'emblée posé comme une hypothèse de travail) et essai sociologique (à articuler au *Contrat social* qui lui est contemporain pour ne pas dire simultané). De Wole Soyinka, prix Nobel de la littérature (1986), nous avons, issu d'une ample fresque romanesque oscillant de l'autobiographie à l'autofiction, le premier volet : *Aké* (1981), qui pose les jalons d'un témoignage historique (l'histoire du Niger en pleine décolonisation) et esquisse le manifeste politique (l'indépendance et le féminisme). Enfin, les *Contes* d'Andersen ne correspondent pas tout à fait à l'idée qu'on se fait d'un conte : la portée morale en est discutable tant les contre-modèles prennent le dessus au point que les objections de Rousseau aux *Fables* auraient pu tout aussi bien s'appliquer aux *Eventyr* qui, Andersen, ne s'en cachant pas, ne s'adressent pas spécialement aux enfants et n'ont, de ce fait, plus forcément la vocation didactique présumée ; à cette occasion, se redéfinit la fonction de l'enfant, lequel n'est plus tout à fait d'être *l'apprenant des histoires*. Un traité qui ose la fiction, un roman support de la construction d'une conscience politique, un recueil de contes où le merveilleux ne reconforte pas... Chaque texte échappe aux attentes que le lecteur aurait pu formuler à son sujet.

Quand J.-J. Rousseau rédige *L'Émile* (1762), il est en plein milieu de sa carrière, pile entre les *Discours sur les sciences et les arts* et de l'autre côté, *Les Confessions* ou encore *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Quand Soyinka (né en 1934 et dont un prochain ouvrage est annoncé pour septembre 2021) publie *Aké* (1982), il a déjà édité du théâtre et de la poésie, et s'est déjà fait connaître pour ses dissensions avec Senghor et Césaire (opposant à la Négritude la « Trigritude ») autant que pour sa dissidence politique : il en a alors déjà payé le prix fort – enfermement et exil -. À l'inverse, quand Andersen publie ses *Contes* en 1835, il n'est qu'au début de sa carrière, âgé de trente ans à peine, et il lui en reste encore au moins autant à vivre. Nos trois textes correspondent à une production de milieu de vie d'homme, entre jeunesse et maturité, quand l'artiste est en pleine possession de ses moyens.

L'enfance en littérature, un passage obligé ?

La question de l'enfance nous propulse donc vite au cœur d'un paradoxe : tout le monde ayant été enfant, s'en sent l'expert empirique ; le sujet est pourrait-on dire « porteur », susceptible toucher sept milliards d'individus sur terre qui partagent un même pan de leur existence. Notre époque contemporaine, riche en discours de soi, paraît nous présenter l'enfance comme un passage obligé de l'écriture : Georges Perec (*W ou le souvenir d'enfance*), Fritz Zorn (*Mars*) ou Natalia Ginzburg (*Lexique familial*) sont les exemples les plus fameux de cette inflation, à l'échelle mondiale, de ces enfances reconstruites par le récit rétrospectif.

Pourtant, la dire, la commenter et la faire revivre constituent l'un des enjeux littéraires les plus périlleux, auxquels les écrivains ont opposé des stratégies plus ou moins efficaces. Contrairement à notre impression actuelle, l'enfance a longtemps résisté à l'écriture littéraire. Pour commencer, elle n'est pas indissociable de la perspective didactique, comme nous le montrera notre turbulent (au sens de dépareillé donc fertile) corpus. Même, elle échappe aux années de formation : souvent, dans les autobiographies et mémoires, l'enfance, zone mystérieuse si l'en est, où les souvenirs peinent à se laisser convoquer, l'enfance occupe une portion congrue, soit que les écrivains en font l'impasse, soit qu'ils la fragmentent dans le récit qu'ils en livrent soit qu'ils la travestissent. Neruda, dans sa massive autobiographie *J'avoue que j'ai vécu*, passe, en quelques pages seulement, des souvenirs sensoriels de la forêt chilienne aux années d'adolescence. Quant à Gide, dans *Si le grain ne meurt* (qui relatent ses vingt-huit premières années), il ne résiste guère à l'envie de la prolepse et des allers-retours entre présent, passé et futur du passé. Tout le récit de Nathalie Sarraute consiste en une réflexion sur les rapports complexes entre écriture et mémoire, plus que sur un récit de l'enfance russe, reconstituée laborieusement au fil d'un récit très morcelé (en très fréquents paragraphes courts). Dans le cas de Marcel Proust, qui passe par la saga romanesque pour réécrire sa propre comédie humaine en partant de l'enfance du double de l'auteur prénommé lui aussi Marcel, le roman, en véritable exhausteur de réalité, vise plus à mythifier son existence (échappant en cela à la hantise d'un temps périssable) qu'à rendre compte d'une expérience, et ne s'embarrasse alors plus de progressivité chronologique : l'enfance y est évoquée,

comme tous les souvenirs, très diffusément, sans qu'un âge précis ni des bornes (de début et de fin d'un âge de la vie) ne soient communiqués au lecteur pour caractériser le héros-narrateur. La première mention explicite de l'enfance, bien avant que ne soient évoquées la relation fusionnelle du narrateur à sa mère, ses lectures de George Sand ou les madeleines, font d'ailleurs de l'enfance un simple comparant dans une perspective rhétorique : « J'appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. ». Même chez le romancier obsédé par le temps, l'enfance ne va pas de soi¹.

L'enfance dans les sciences humaines

Un écueil serait de faire coïncider l'enfance en littérature et philosophie avec la naissance du discours autobiographique, et même, de réduire l'une à l'autre. Les récits d'enfance ne forment qu'une partie minoritaire des textes littéraires sur l'enfance, qui eux-mêmes ne forment qu'une fraction des discours scientifiques sur l'enfance. Ces derniers sont en outre relativement récents, puisque pour dire l'enfance, il faut lui reconnaître un statut anthropologique spécifique et même juridique ou social au moins *de fait*, ce qui n'est arrivé que tardivement dans l'histoire culturelle et sociale. Même si le débat subsiste sur la date d'entrée de l'enfance dans l'histoire des mentalités (à faire remonter, comme Philippe Ariès², à l'Ancien Régime? Ou dès le Moyen Âge comme le revendique M. Closson³?), le consensus se réalise malgré tout sur le fait que l'enfant n'a été visible, dans le champ des sciences humaines et sociales, qu'à compter de l'avènement d'une certaine Modernité.

Au plan législatif, l'enfant en tant que tel (en tant que réalité générationnelle particulière), n'est pas un « problème » jusqu'au XIX^e siècle (si l'on admet que même au Moyen Âge, l'enfant, l'orphelin par exemple, n'est jamais qu'un des cas d'application possibles des préceptes

-
1. Il n'y a guère que la poésie (et encore, moderne) qui s'autorise un retour assumé et spécifique à une enfance localisée et nommée, ainsi par Saint-John Perse dans *Pour fêter une enfance* (rédigé alors qu'il n'a que vingt ans!).
 2. Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Plon, Seuil, 1960.
 3. Danielle Alexandre-Bidon, Monique Closson, *L'enfant à l'ombre des cathédrales*, Presses universitaires de Lyon, 1985.

chrétiens) puisque soumis à la puissance paternelle, et dépendant du Code de la famille. Rousseau dans *l'Émile* émet à cet égard une proposition inédite, consistant à extraire l'enfant/l'adolescent de la famille pour le traiter en tant qu'objet de réflexion spécifique.

Au plan sociologique là aussi, l'enfance est une lente construction, au-delà de ce à quoi la réalité biologique l'avait d'abord cantonnée. Désignant en premier lieu une réalité démographique (une certaine classe d'âge, une cohorte générationnelle), l'enfance se place à l'intersection entre nature et culture, sans cesse renégociée, et ne saurait par conséquent être pensée comme une expérience uniforme ; comme tous les groupes sociaux, elle est une catégorie foncièrement instable, qui charrie avec elle, immanquablement, tout un lot de questions de méthode, de définition, de typologie et d'idéologie.

Ce sont les travaux d'Auguste Comte¹ qui vont lier enfance, pédagogie, histoire et politique ; le philosophe positiviste, voulant régénérer la société après la Révolution, identifie d'abord des pouvoirs ; or celui exercé sur les esprits, l'éducation, en est un. L'enfance est alors envisagée comme la première charnière d'un projet politique et social où, pour bâtir une société, il s'agit avant tout de former (instruire et éduquer) sa jeunesse.

L'enfance en littérature et en philosophie

De l'Antiquité à la Renaissance comprise, l'enfant n'a existé qu'à peine et s'est souvent contenté de l'image, pour le moins réductrice, de victime (l'Astyanax d'Homère), d'élève ou de contre-modèle (en tant qu'être inachevé et soumis dès lors à toutes les tentations et facilités). L'enfant est le jeune Gargantua formé à l'éducation humaniste par Ponocrates, puis le jeune Pantagruel élevé par son père Gargantua chez Rabelais. Il est aussi le socle d'un chapitre certes majeur des *Essais* de Montaigne (« De l'institution des enfants », *Essais* XXV) mais dont la place au sein de l'œuvre, entre le chapitre consacré au pédantisme (XXIV) et celui dévolu à l'étude des limites du discernement et du jugement (XXVI) confirme que l'enfance n'est alors pas un enjeu

1. « Considérations sur la science et les savants », dans : *Du pouvoir spirituel*, Paris, Le livre de Poche, Pluriel, 1978.

d'investigation ethnographique ni de connaissance psychologique, mais plutôt le premier laboratoire où se met péniblement au point la recette de l'homme humaniste.

Le reste du temps, l'enfant est assimilé à un sous-adulte, une parodie d'adulte, à un singe décidément peu savant, et demeure le support du blâme : chez Montaigne, les Tupinambas, parmi leurs trois motifs d'étonnement (*Des Essais*, I, 31), dénoncent le fait « que tant d'hommes grands, portant la barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), consentissent à obéir à un enfant ! ». Dans son essai *De la servitude volontaire*, La Boétie remarque, lui, que les peuples se laissent « endormir » par la recette que l'on sait efficace, du pain et des jeux (« les théâtres, les jeux, les spectacles, les farces, les gladiateurs, les médailles, les tableaux...) se méprenant alors exactement comme « les petits enfants qui pour voir les luisants images des livres enluminés apprennent à lire ». En tant qu'objet ou référent du texte littéraire, l'enfance n'est donc pas à la fête.

En tant que destinataire, l'enfance n'entre pas moins tardivement en littérature ; elle naît en effet avec les récits d'édification morale, au premier rang desquels l'apologue. En ce cas, les enfants sont visés par le projet moraliste classique, que ce soit avec les *Fables* de La Fontaine, du moins pour le premier livre publié en 1668, ou avec les *Contes de ma mère l'oye*, par Charles Perrault (publiés en 1697) dont le titre précise bien le projet didactique « avec les moralités ». C'est aussi dans cette perspective éducative que Fénelon propose, en 1694 (pour une publication « sauvage » en 1699) au Duc de Bourgogne, petit-fils du Roi Louis XIV, *les Aventures de Télémaque*, sur le modèle des récits homériques (qui eux, ne s'adressaient pas à des enfants). Les oreilles enfantines sont donc l'enjeu que se donne une certaine littérature mise au service de la fabrique de l'honnête homme. Enfin au xvii^e siècle, l'enfant devient le support d'une vision du monde, de l'homme, bref, le socle d'un idéal philosophique. C'est à cette occasion-là seulement qu'elle gagne ses galons littéraires.

En philosophie, l'enfance a nourri successivement deux représentations violemment opposées : l'enfance, « celle – résume malicieusement A. van Reeth¹ – à laquelle on dit *adieu*, celle à laquelle on dit *bienvenue* ». C'est en effet l'enfance entendue d'abord comme le stade inabouti de l'adulte : l'enfant est, selon Aristote, cet être qui vit en « un perpétuel état de désir et l'appétit du plaisir » (*Éthique à Nicomaque*, III, 1) et « incapable d'agir » c'est-à-dire agir selon la raison (*Éthique à Eudème*, II, 8) . Pour Hobbes (*Leviathan*, chap. XXVI, 1651), l'enfant est, comme les faibles d'esprit et les fous, dénué de raison, donc incapable d'accéder à la vie civile avec ses conventions et ses règles. Il est, dans cette vision profondément rationaliste, le brouillon à relayer impérativement par l'accomplissement, ce qui suppose de tout miser sur l'éducation : c'est la voie que choisira très consciemment l'Europe de la Renaissance. Puis il y aurait l'enfance, offrant le visage de la candeur et de la virginité, propice au questionnement et à l'apprentissage, autrement dit, l'image même du cheminement vers la sagesse philosophique. Très vite, méthode du pédagogue et démarche du philosophe se rejoignent dans la philosophie occidentale. Chantal Delsol² lie l'enfant, ce génie de l'ingénuité – pour parler en des termes baudelairiens –, au « destin humain ».

Le renversement de la vision privative et négative, où l'enfance est vue comme primitive en celle, autrement plus favorable, qui la pare de vertus (y compris créatrices) et lui reconnaît ainsi une force de vivre recouvrée, s'est opéré au prix d'une redéfinition drastique du sujet, accélérée par l'essor de la psychanalyse, et au prix également d'une remise à plat de la question du temps, ainsi que des rapports entre nature/culture, rejoignant finalement l'opposition entre sauvagerie et civilisation et d'un certain point de vue, entre animalité et humanité. Pour articuler ces contraires et réconcilier les incompatibilités, il y aurait l'enfance.

Or, comme on vient de le voir, tout dépend *de quelle enfance* on parle. Il n'est pas certain du tout en effet que nos trois œuvres -un traité pédagogique, un recueil de contes et un roman

1. Émission radiophonique des Nouveaux chemins de la connaissance du 15 décembre 2014, France culture, consacrée à J.-F. Lyotard : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance/adieu-lenfance-14-lyotard-lenfance-na-pas-dage>

2. Chantal Delsol, *Un personnage d'aventure. Petite philosophie de l'enfance*, éd. du Cerf, 2017.